N° 154.

ESSAI

SUR

LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 juin 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR L.-F.-B. PETIT, né à Miramont,

Département de Lot-et-Garonne.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, Examinateur.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, Suppléant.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL, Président.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, Examinateur.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / JULES CLOQUET. / DUPUYTREN. / ROUX, Examinateur.
Clinique d'accouchemens	

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste).	Hourmann.
Blandin.	Jobert.
Boyer (Philippe).	Laugier, Examinateur.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart, Examinateur.	Martin-Solon.
Broussais (Casimir).	Piorry.
Cottereau.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse), Suppléant.
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FAMILLE.

L.-F.-B. PETIT.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/essaisurlapratiq0005vari

ESSAI

SUR

LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE.

Frappé depuis long-temps de la différence des résultats obtenus dans la pratique publique et particulière de la médecine, et dans cette dernière, suivant qu'elle est exercée au sein des villes capitales ou renfermant une population nombreuse, ou au milieu des campagnes, j'ai cru que ce serait faire preuve d'attachement à mon pays, et de bienveillantes dispositions à l'égard de chacun de mes concitoyens, si, m'attachant par des raisonnemens et des faits à leur montrer combien est heureuse la condition dans laquelle ils se trouvent, je parvenais à leur inspirer encore plus de confiance en notre art, et à leur rendre par là la carrière de la vie plus douce, ou du moins plus supportable. Tel est le but que je me suis proposé dans ce faible essai.

Je parlerai, en premier lieu, des hôpitaux; ensuite j'aborderai successivement les diverses classes de la société : mais tout d'abord, jetons un coup-d'œil rapide sur les diverses conditions les plus favorables au succès de tout traitement, soit externe, soit interne; et voyons là-dessus quel a été le sentiment de nos bons maîtres.

Santé habituellement bonne, absence de toute maladie chronique, de tout vice originaire, scrophuleux, vénérien, psorique, dartreux, arthritique, cancéreux; habitation saine, régime sagement dirigé: telles sont les conditions physiques les plus favorables.

Tranquillité morale, éviter tout ce qui peut la troubler, les passions, les émotions vives; avoir la confiance la plus grande possible, la paix de l'âme, la sécurité dans l'avenir, un courage tranquille rendant les maladies plus bénignes. Voilà, je pense, tant au physique qu'au moral, des états favorables reconnus de tous les praticiens.

Après ce court exposé, faisons quelques applications; et, parcourant ces asiles où l'indigence malheureuse vient chercher un allégement à ses maux, voyons si nous ne pourrions pas en tirer quelques considérations utiles à notre sujet: parlons d'abord des conditions physiques.

Air. L'air qu'on respire dans les vastes et longues salles des hôpitaux est sans cesse altéré par les excrétions diverses des malades, et les émanations sans nombre qui s'exhalent de la surface de leur corps, ou des vastes foyers purulens qui y ont leur siége. Ces masses de fluide, ainsi viciées, ne pouvant être renouvelées aussi souvent qu'il serait nécessaire, vu le danger que courraient certains malades, ou ne l'étant d'ailleurs qu'imparfaitement, et l'haleine fétide d'un grand nombre de ces malheureux ajoutant encore à leurs qualités nuisibles, doivent nécessairement, en raréfiant ce principe si nécessaire à notre existence (*oxygène*), porter l'affaiblissement dans l'économie, et lui fournir mille germes de destruction.

Ici, je sais qu'on peut m'opposer la parité de composition fournie par l'analyse de l'air atmosphérique pris en des lieux bien différens à tous égards pour leur salubrité; je ne répondrai autre chose, sinon que ces mêmes résultats prouvent l'insuffisance de nos moyens d'analyse, de décomposition, jusqu'à ce jour. Qui de nous peut en effet penser que cet air si fatigant à respirer, si chargé de certaines matières qui lui donnent une fétidité, une propriété débilitante si marquée sur

tout notre corps, soit le même que cet air vif, rafraîchissant qui nous corrobore, que nous respirons avec tant de plaisir sur le sommet, sur le penchant d'une colline émaillée de fleurs?...

J'ai parlé d'un grand nombre de malades placés dans les mêmes salles ; l'on sait, en effet, que dans beaucoup de circonstances on est obligé d'ajouter des lits supplémentaires; et quoiqu'à la rigueur on dise bien que dans ces cas-là même il n'y ait point encombrement, on ne peut cependant pas se dissimuler les conditions plus défavorables dans lesquelles on se trouve. Il nous suffirait alors de rappeler l'exemple assez récent de l'hospice de la Maternité, où l'on a vu les maladies des femmes en couches diminuer leurs ravages à mesure qu'on a isolé davantage les personnes atteintes.

Température de l'air. Elle est variable suivant la saison et la position des salles. L'hiver, plusieurs d'entre elles étant mal chauffées, il n'est pas rare de voir les malades passer les nuits entières sans pouvoir s'échauffer; l'été leur est plus favorable, quoique, par cela même que la chaleur des salles est plus grande, l'air se trouve plus chargé de vapeurs nuisibles. Mais abandonnons cette nourriture aériforme de la vie, et, par une transition bien naturelle, occupons-nous un instant d'une alimentation plus solide, et voyons celle dont on fait usage dans les hôpitaux pendant la maladie et la convalescence.

Aliment liquide. Les tisanes, quoique assez mal édulcorées et presque toujours froides, sont en général prises avec plaisir par tous les malades; il n'en est pas de même des bouillons, auxquels j'ai vu la plupart d'entre eux répugner singulièrement, soit parce qu'ils les trouvent trop gras, soit par d'autres raisons.

Aliment solide. Le pain qu'on donne dans les hôpitaux est d'assez bonne qualité; on donne ensuite du bœuf, quelquefois du mouton le plus souvent bouilli ; mais surtout beaucoup de légumes secs sont consommés dans les hospices, comme moyen sans doute d'économie.

Ce dernier aliment, presque journalier, procure des coliques, des selles douloureuses, causes fréquentes de rechute, surtout dans les inflammations gastro-intestinales; ajoutons, pour compléter ce que nous avons à dire, qu'il est assez difficile de faire observer aux malades le régime prescrit : souvent, en effet, les voisins, cédant à leurs prières, ont l'imprudence de partager avec eux leur portion; ou bien, des infirmiers cupides leur en procurent moyennant rétribution. Mais c'est surtout les jours d'entrée publique qui sont pour eux des jours vraiment néfastes : alors les amis, les parens arrivent en foule, et tous pourvus de quelques provisions pour le valétudinaire. Celui-ci mange tout ce qu'on lui donne, et le lendemain on le trouve accablé sous le poids d'une double ou triple indigestion; et cette rechute le conduit souvent au tombeau.

Les visites publiques dans les hôpitaux ne sont pas seulement nuisibles sous ce dernier rapport, elles le sont encore tout autant par l'effet qu'elles exercent sur le moral des malades, souvent trop faibles pour résister à l'impression produite par la vue d'un ami, d'une épouse chérie, d'enfans désolés que l'on n'a pas vus depuis long-temps et que l'on craint de perdre.

De ces diverses conditions, presque toutes physiques, passons à l'état moral des individus à leur entrée dans les hôpitaux. Je m'occuperai d'abord de l'idée du vulgaire sur ces établissemens, ensuite des objets qui peuvent l'affecter une fois admis dans ces lieux.

La plupart des individus qui peuplent les salles appartiennent à la classe ouvrière, et, partant, se trouvent dans cet état où les facultés intellectuelles, moins soigneusement élaborées, donnent plus facilement abord aux préjugés sans nombre qui nous environnent; de là les idées fausses qui le portent à douter des soins et des égards que tous les âges peuvent trouver dans ces asiles; et de là, comme suite nécessaire, cet état moins favorable à une bonne solution de la maladie; car, c'est un fait sanctionné par l'expérience des praticiens, que sans confiance, sans cette heureuse tranquillité d'âme qui en est le fruit, on ne saurait compter sur aucun résultat heureux. Pénétré

de ces idées fausses, voyez comme tout homme répugne à entrer à l'hospice ; il semble que ce soit pour lui un déshonneur, une flétrissure ; aussi n'y entre-t-il que le plus tard possible, que quand il n'a plus de résistance à opposer à ceux qui l'y conduisent ou l'y portent. Il faut bien avouer aussi que le régime sévère auquel il s'attend ; la privation du vin et des liqueurs spiritueuses qu'il aime si fort, entrent pour quelque chose dans ses répugnances. Mais finissons sur ce point ; abordons ce qui nous intéresse tout aussi particulièrement.

Ce qui frappe tout individu en entrant dans la salle où il va prendre demeure, c'est le profond silence qui y règne, silence qui n'est interrompu que par la toux, les cris plaintifs, la voix sépulcrale des malades demandant ce dont ils ont besoin. Ses nuits passées au milieu des souffrances de toute une salle, car il les partage, puisque son sommeil en est troublé, le plongent dans la tristesse, l'accablent ; et si par malheur quelque voisin vient à succomber, il se croit perdu : désespéré, on voit chez lui s'aggraver tous les symptômes qu'il présentait, et dès-lors trop souvent tout espoir disparaît. Et cette espèce de terreur panique peut non-seulement s'emparer de l'esprit d'un malade entrant tout nouvellement à l'hôpital, mais encore agir sur ceux qui touchent déjà à une prochaine convalescence. C'est ce dont j'ai été témoin, soit à l'Hôtel-Dieu, soit à la Charité, soit dans les autres hôpitaux de Paris.

Mais on me dira qu'on finit par s'habituer aisément à cet état de choses ; non, mille fois non, on ne s'habitue point ainsi à la douleur ; son aspect, sa sensation nous sont par trop pénibles, sa crainte seule nous fait frémir ; l'habitude ne peut s'étendre qu'aux actes en quelque sorte passifs, mécaniques de notre économie, auxquels nous pouvons commander, et non aux qualités que je dirai inhérentes à la constitution de chaque individu. Qui de nous, en parcourant les auteurs, n'a vu des effets mortels produits par une émotion vive de l'âme, la crainte, l'idée seule d'une opération souvent même légère? *Chopart* racontait qu'un individu dont le filet du prépuce était trop

long, résolut plusieurs fois de le faire couper, mais il était toujours retenu par la crainte de l'opération; il prit enfin sur lui de s'y soumettre, et mourut pendant qu'on lui faisait cette incision légère. Le fait suivant est rapporté dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie: Un homme amputé de la cuisse était au deuxième jour de l'opération; la suppuration était belle et abondante; on n'avait rien à désirer : mais un imprudent vint lui annoncer sans préparation la mort de sa femme; au pansement suivant on trouva l'appareil sec, et le malheureux périt le lendemain. Combien de faits pareils ne pourrais-je pas citer ici! Qui ne sait que l'immortel *Buffon*, travaillé par la douleur de la pierre, préféra la mort à l'opération de la lithotomie. D'autres hommes, également distingués par l'élévation de leur esprit, ont eu la même faiblesse. Nous dira-t-on maintenant que ces individus avaient une sensibilité ordinaire? Cela ne serait pas soutenable : ainsi donc, il faut avouer que chacun a son mode de sensibilité, et qu'il est de ces momens où l'homme, profondément absorbé par la douleur, n'a plus que la conscience de son propre péril; et souvent alors ses forces ne suffisent pas pour le soustraire à cet état fâcheux.

Je terminerai ici ce que j'avais à dire sur les hôpitaux; je prie ceux qui me liront de ne point penser que j'ai voulu faire une thèse à déclamation contre ces établissemens, bienfait de la civilisation et de l'humanité; j'en connais trop le prix pour donner dans de pareils écarts de raison; j'ai voulu, ainsi que je l'ai dit ailleurs, ne les considérer que par rapport à mon sujet.

Je n'ai point parlé des soins éclairés qui dirigent la cure des maladies dans ces lieux; ce serait ici chose inutile. Les médecins des hôpitaux sont presque tous praticiens fort distingués dans les villes auxquelles ils appartiennent.

Pour ce qui regarde la convalescence, elle est beaucoup plus longue, et traversée d'accidens plus fâcheux que partout ailleurs, sans doute à cause des diverses influences dont nous avons parlé; j'ajouterai ici une considération dernière, c'est que les courses diverses que

font les malades pour se rendre aux lieux, ou circuler pour le plus léger motif dans les salles, exposés aux courans d'air, n'ayant sur le dos qu'une simple capote tout éraillée, leur sont des plus funestes et leur procurent souvent des affections plus graves que celles dont ils étaient atteints.

Ce sont là des faits qu'il suffit de rappeler pour amener conviction ; du reste, on pourrait s'en convaincre plus sûrement par des observations assidues. Abandonnant les hôpitaux, je vais maintenant parcourir la classe ouvrière dans les grandes villes, les conditions physiques et morales dans lesquelles elle se trouve, ses maladies, leur terminaison.

La classe ouvrière, dans les grandes villes, est cette partie de la population qui, uniquement occupée d'industrie, renouvelle sans cesse pour nous les objets divers qui servent à nos usages et flattent nos goûts de mille manières. Qui, en effet, n'a joui de l'agréable aspect que présente en un beau jour un quartier commerçant ?.... Qui n'a été surtout frappé d'étonnement en parcourant des yeux ces riches bazars, élégans entrepôts d'objets précieux où l'art vient imiter la nature, et se marier avec elle sous mille formes gracieuses ?....

Qu'il serait heureux, l'homme occupé des arts mécaniques, si son industrie lui procurait toujours une vie agréable, et lui permettait de jouir tout à l'aise de l'air pur que l'on respire aux champs, de la nourriture facile que l'on y trouve, de l'heureuse influence d'un beau soleil d'été ; mais renfermé le plus souvent dans des lieux étroits, bas, humides, mal éclairés, où l'air se renouvelle avec peine, où le soleil n'a jamais pénétré, qu'il est loin des heureuses conditions dont nous venons de parler !.... Ces causes, quoique sans cesse agissantes, ne sont pas les seules qui le travaillent : une nourriture insuffisante ou peu réparatrice, et qui se compose surtout de viandes épicées ou de mauvaise qualité, vient, en se joignant à des boissons rendues excitantes par des moyens de mélanges divers, augmenter les chances défavorables dans lesquelles il se trouve. A ces agens, causes d'affections morbides, on pourrait ajouter la funeste habitude où il est, les jours de fête,

de franchir régulièrement la barrière, pour aller s'y livrer à mille excès divers, partagé entre le vin, les liqueurs et les femmes. Quant au moral de la classe qui nous occupe, il est, en général, dans un état assez favorable : ce n'est pas qu'elle n'éprouve aussi ses revers de fortune, qu'elle ne se voie trop souvent divisée par des dissensions de famille ; mais, ou plus familière avec la peine, le malheur, ou les considérant sous un point de vue tout différent de l'homme à qui une éducation mieux soignée, la société, ont donné plus de besoins, plus d'émotions, ou même noyant, comme on dit, ses soucis dans le vin, elle en est bien moins gravement affectée. Vivre presque au jour le jour sans s'inquiéter de l'avenir ; suivre ses penchans en esclave sans raisonner leurs suites : telle est sa conduite ordinaire, sa philosophie accoutumée. Mais laissons là les causes, pour nous occuper plus particulièrement des effets produits ; parlons des maladies : elles sont nombreuses et d'autant plus funestes, qu'elles attaquent des individus dont le corps est dans un délabrement souvent complet. Parlons d'abord de l'enfance : placé dans les conditions défavorables que nous avons signalées plus haut, l'enfant est très-exposé aux scrophules, aux tumeurs blanches, au rachitisme, au carreau, et de là aux infirmités, aux vices de conformation qu'entraînent souvent ces maladies. Héritier malheureux des vices de ses pères, trop souvent il en porte la peine, et se voit encore souillé du virus vénérien. Mais passons de suite à l'âge adulte. Nous rangerons en première ligne les maladies vénériennes, qui, non traitées ou même exaspérées par un traitement, une nourriture incendiaires, s'accompagnent presque toujours de leurs funestes suites ; ainsi, tumeurs des parties molles ou osseuses, ulcères profonds, perforation ou perte d'organes importans, telles sont les principales, mais non les seules lésions que l'on remarque dans la pratique. Les maladies scrophuleuses s'y montrent encore nombreuses, ainsi que celles des articulations ; comme assez fréquentes, viennent ensuite les affections des voies digestives et des organes pulmonaires.

Soumise aux mêmes influences, la femme participe aussi aux états

morbides de l'homme ; mais ce sont surtout les fonctions génératrices qui vont être ici le sujet de notre examen. L'apparition des règles est ordinairement orageuse chez la jeune fille; cette évacuation périodique montre ensuite de nombreuses irrégularités dans son cours. Mais considérons la femme devenue mère : les couches sont chez elle souvent laborieuses, et l'avortement fréquent. Comment s'en étonner, lorsque nous la voyons si souvent atteinte des maladies qui agissent sur l'utérus, le bassin, ou la constitution générale, telles que les écoulemens, les pertes abondantes, la syphilis, le scorbut, les scrophules, le rachitisme; lorsque c'est auprès d'elle que se pratiquent ces manœuvres imprudentes, intempestives, maladroites ou téméraires qui déparent si singulièrement notre belle profession. Ici, c'est une sage-femme qui, joignant l'audace à l'ignorance, ne peut rester inactive près des malheureuses victimes de leur confiance; là, ce sont des accoucheurs qui veulent toujours agir, accoucher promptement les femmes, craignant de laisser quelque chose à la nature plus sage qu'eux. Qu'avec raison on peut appliquer ici cette idée de *Denman*, « Que l'abus de l'art produit des maux plus nom-« breux que toutes les imperfections de la nature ! » Ajoutez que, se nourrissant fort mal, abusant du vin et des liqueurs, ces mêmes femmes se livrent fréquemment à la colère la plus violente et aux excès des plaisirs de l'amour.

Que dire de la vieillesse de ces infortunées ? Plusieurs d'entre elles n'en éprouvent point les incommodités; la mort les en délivre à temps. Les autres, dont les passions ont affaibli la machine, traînent une vieillesse malheureuse au milieu des plus dégoûtantes affections : prolapsus, renversement de l'utérus, cancer de ces mêmes parties et du sein, tel est leur funeste partage. L'homme, de même exposé aux dégénérations squirrheuses des organes génitaux, et à la faiblesse de l'appareil urinaire, voit ses dégoûts augmenter de jour en jour pour une vie qu'il lui tarde de voir se terminer, et dont, trop souvent, il hâte le moment par des moyens coupables. Mais pourquoi nous ar-

rêter plus long-temps sur cette classe précieuse, il est vrai, de la société, mais si difficile à réformer dans ses abus?

Plaçons-nous maintenant sur un théâtre plus élevé; jetons les yeux sur les villes capitales, vastes réunions où l'on voit isolé tout ce qu'un peuple offre de supérieur en talens, en vertus, même en vices; et, parcourant ces classes distinguées où la fortune et le bonheur semblent héréditaires, voyons combien, sous ces dehors trompeurs, sont cachées de sources d'infortunes.

Examinez d'abord ce jeune homme, dont les jouissances et les plaisirs ont commencé avec les sensations premières; comme il brille de jeunesse et de fraîcheur!... Voyez quelle teinte de félicité sur toute sa personne! Quel bel âge!... Aussi, comme il se hâte d'en jouir, tout à la société, à ses amusemens!... Mais suivez-le plus loin, et voyez de prétendus amis se saisir de lui, et l'entraîner d'abord dans un cercle de joueurs, et bientôt après au milieu des femmes où les portent leurs passions effrénées. Suivez-les encore quelque temps dans ces routes nouvelles; par combien d'années mesureriez-vous son existence?..... A peine entre-t-il dans ses plus beaux jours, qu'il gémit de la ruine d'un riche patrimoine, ou des infirmités d'une vieillesse anticipée. Languissant, épuisé par les maladies et les excès de tous genres, déchu de son état, de sa grandeur première, il voit alors le physique perdre successivement de la vigueur qui l'animait, le moral de son énergie, la raison de sa supériorité. Que de regrets alors! regrets stériles qui vont sourdement retentir au cœur! Voyez-en d'autres plus malheureux, dévorés de douleurs cuisantes, couchés sur un lit d'agonie, maudire avec larmes leur état présent, et cependant caresser encore en idée le fatal objet de leur malheur..... Qu'on leur donne une autre jeunesse, une autre fortune à consumer, et ils courront encore au précipice qui les a engloutis une première fois. Tel est l'homme; pour un instant de bonheur, il a mille maux à souffrir, et cependant ce bonheur d'amer souvenir est celui qu'il recherche toujours. Aussi, courant de sensations en sensations plus vives, les

épuisant toutes, en quelque sorte, avec une insatiable avidité, comment sa faible économie, exposée à tant de vicissitudes, n'éprouverait-elle pas de profondes, d'irrémédiables altérations? . . . . . Et ici, pour ne point parler des effets produits par ces sympathies rompues, ces confidences, ces secrets trahis, ces rendez-vous, instans de bonheur et d'angoisses, traversés par mille accidens divers, ces saturnales sans nombre où l'on fait de la nuit le jour, jetons un voile sur ces premiers écarts d'une forte, d'une bouillante jeunesse, et sachant pardonner à un âge où tout est extrême, où tout est passions, reportons-nous à cette époque de la vie, plus mûre et plus sage, où les sensations plus durables, les déterminations mieux raisonnées, le jugement plus solide, semblent mettre à l'abri de ces fréquens orages.

Qu'il me serait doux d'aborder avec vous cet âge, deuxième période de la vie, si l'homme, au sortir de ses premières erreurs, tendait toujours heureusement au port. Il n'en est pas ainsi: l'ambition vient alors nous tourmenter, et, par ses prestiges enchanteurs, nous jeter en mille intrigues diverses. Ici, c'est un grand qu'il faut implorer, et ramper terre à terre pour arriver jusqu'à lui; là, ce sont des masses d'individus à opinions, à intérêts divers, qu'il faut se ménager et se rendre propices. Quelle prudence, quelles menées ne faut-il pas pour arriver à ses fins !..... Et alors que nos désirs paraissent satisfaits, qu'à travers mille chances de ruine nous commençons à nous refaire un peu, viennent s'offrir à nous des emplois, des honneurs plus grands; nous remettant aussitôt en haleine, nous allons jusqu'à ce que nous tombions de lassitude ou d'envie. Et s'il nous eût été permis de jeter un regard curieux dans l'intérieur des familles, n'y aurions-nous vu que l'ambition malheureuse?..... Un spectacle plus déchirant nous y attendait: c'est là que, rongées par la jalousie, ce vautour de Prométhée, se seraient offertes à nous de déplorables victimes ne respirant que pour souffrir, ne conservant de la vie que le sentiment de la douleur.

C'est de cette activité, de cette anxiété permanente des passions

diverses qui nous dominent, que naissent ces maladies dont le cours, ordinairement si rapide, donne à peine le temps de calculer le moyen de salut.

Ici se rangent les affections qui dépendent d'un état pléthorique général, mais surtout d'une congestion sanguine vers l'encéphale et les viscères abdominaux, apoplexie, phthisie pulmonaire, hépatite, ictère, inflammation de l'estomac et des intestins, et cet état particulier de quelques-uns de nos organes désigné sous le nom d'*hypochondrie*. La goutte, le rhumatisme servent aussi de cortége à ces affections diverses. Je ne m'arrêterai point ici à ces lésions trop communes de l'encéphale, où l'homme, perdant sa plus noble prérogative, insensible aux plus doux sentimens de la nature, méconnaît tous les siens et ne vit plus que dans un monde de chimères. Cette triste agonie morale est trop affligeante pour la pauvre humanité.....

Que dirai-je maintenant de ce sexe aimable, objet de notre affection et de nos constans égards?—Compagne de nos plaisirs, la femme l'est aussi de nos peines; et trop souvent sa mesure est comblée!...— Pour elle, ce n'est point l'ambition des postes éminens qui trouble son sommeil et prolonge ses veilles; souvent elle en dispose; mais, subjuguée par une constitution toujours avide de sensations nouvelles, livrée dès son enfance aux arts d'agrémens qui font ses délices, à des lectures qui charment et captivent sa naissante imagination; partagée plus tard entre les bals, les théâtres, les concerts, les soirées nombreuses, sources de mille intrigues, combien de maux doivent assaillir ce corps débile!..... Et si nous la considérions parvenue à ce bel âge où la nature va, réalisant pour elle les rêves des premiers sens, lui répartir une vie nouvelle, que de félicité ou de pleurs nous lirions dans son avenir!..... Extrême dans ce qu'elle éprouve, concevez, en effet, si vous le pouvez, ses momens de ravissement, d'extase, ou son désespoir, ses fureurs, si heureuse, elle voit ses sensations, son bonheur, toute son existence partagée; si malheureuse, elle voit des nœuds sacrés, un amour brûlant se rompre, s'éteindre au cœur de qui lui fut cher.....

Après ces courtes réflexions sur la femme vivant en société, comment s'étonner des terribles atteintes portées si souvent aux fonctions de l'intelligence, des névroses de toute espèce, qui, vrais protées, nous apparaissent sous mille formes variées, et sèment de tant d'ennuis la vie de nos compagnes; des maladies organiques qui minent sourdement leur existence, des squirrhes si fréquens au sein, à l'utérus, à ses annexes... Je ne parlerai point ici des douleurs sourdes, ostéocopes, trop fréquentes chez les deux sexes; des tumeurs osseuses qui viennent déformer nos membres, et nous donner, par l'excès de la douleur, des souvenirs sans cesse renaissans; mais je m'occuperai des divers états de la femme, fonctions naturelles de son sexe.

Exposée à tant d'émotions, de sentimens violens, la femme éprouve d'assez fréquentes anomalies pendant la durée d'un écoulement dont l'apparition fut souvent pénible; mais c'est surtout la grossesse qui doit ici fixer notre attention. Comme toutes les fonctions naturelles, celle-ci étant facilitée par tout ce qui, dans l'économie saine, tend à leur heureux accomplissement, repassez par la pensée les conditions physiques et morales exposées plus haut, et vous aurez, assez clairement expliquée, la cause de ces avortemens, de ces pertes, de ces écoulemens interminables si communs dans le monde.

Je me suis peu étendu sur les causes physiques chez les personnes riches, telles que demeure, alimentation, etc.; elles sont en général assez favorables. Ce n'est pas, toutefois, que le défaut d'exercice actif, l'air vicié que l'on respire dans la saison froide faute d'ouvrir les appartemens, ou dans les voitures où l'on s'entasse pour aller ensuite s'enfermer et passer une longue soirée dans une même atmosphère, ne soient causes très-propres à affaiblir le corps; ou qu'une nourriture où les aromates de toute espèce viennent exciter un appétit factice, ne contribue à l'irriter en mille façons. Ce sont là des causes par trop évidentes pour ne point se présenter à l'esprit de tout observateur quelque peu attentif.

Mais laissons là l'ambition, l'amour et leurs funestes suites; et, craignant de pénétrer plus avant au sein de familles dont la paix est

trop souvent bannie par la présence d'un protecteur ou de quelque favori, reportons, non sans peine, nos regards sur les maux nombreux qu'amènent à la vieillesse ces imprudences des premiers temps de la vie.

Chez l'homme, comme chez la femme, les facultés intellectuelles restent quelquefois intactes dans la dernière période qui nous occupe, ou ne se montrent que peu affaiblies; notre condition est loin d'en être plus heureuse : semblables au pilote qui, du roc escarpé qui l'a reçu, assiste vivant à son naufrage, en voit dissiper les débris, c'est alors que, nous sentant mourir en détail, nous revenons sur nous avec douleur et repassons avec amertume les doux mais courts instans de la jeunesse. Que ce retour est pénible !... qu'il est accablant ce passé que nous ne pouvons plus racheter !... cet avenir que nous abordons souillés de mille taches !... Oh ! qu'une idée de bonheur soulagerait une âme qui s'envole !... Mais revenons au physique; chez l'homme se montrent en foule les affections des organes génito-urinaires, dont le cortége est si dégoûtant : inflammation, paralysie de la vessie, incontinence, rétention d'urine, calculs, hémorrhagie, maladies organiques de ces parties : telles sont les lésions principales, auxquelles il faut ajouter les tumeurs osseuses qui se montrent sur diverses parties du corps, la perforation ou la perte d'organes importans, etc.

Pour la femme, sortie, non sans peine, de cette révolution fâcheuse où elle a dû perdre pour jamais l'heureux espoir d'être mère, elle tombe souvent dans un état de langeur, d'accablement, prélude sinistre des maladies qui vont empoisonner ses derniers momens. Ici on doit placer les affections des organes que nous avons mentionnés, leur altération profonde et leur terminaison souvent funeste.

Maintenant, reposons nos regards fatigués sur l'humble laboureur, dont les soins assidus nous font jouir tous les ans des fruits de ses belles campagnes et des produits de ses troupeaux : et ici, quelque charme qu'aient pour nous de beaux vallons, d'agréables collines couvertes de nombreux troupeaux, quelque délicieuse que soit la mélancolie que nous procurent le doux murmure d'un ruisseau, le chant

du rossignol, les tendres gémissemens de la tourterelle, nous laisserons au chantre aimable des bois le soin de récréer notre esprit par la peinture de ces objets enchanteurs, et nous nous renfermerons, non sans regret, dans les limites de notre art.

Pour suivre l'homme des champs dans sa paisible carrière, voyons quelle fut son enfance, sa jeunesse, et quelle est sa vieillesse.

Jouissant, dès qu'il voit le jour, de l'air pur qui l'entoure, un peu plus tard d'une nouriture saine et abondante, et de tous les soins que peut prodiguer le bon cœur d'une mère, quelle heureuse condition que la sienne, si une habitude funeste ne venait sans cesse lui arracher des torrens de larmes ! Là aussi a prévalu, en effet, cet usage qui, mettant l'esclavage à côté de la vie, prive le nouveau-né de tous ses mouvemens et transforme pour lui le berceau en une étroite prison. Que de sanglots, que de soupirs vont se faire jour de cette faible poitrine ! pauvre enfant !... Enfin, lorsque, baigné de larmes, il demande un peu de liberté, voyez comme il sourit à qui l'en fait jouir; avec quelles délices il s'étend, il promène de tous côtés dans sa couche ses membres délicats!.. et par là, calculez les souffrances de son esclavage. Sa mère seule, cruelle dans cette circonstance, méconnaît ses douleurs et sacrifie à l'usage.

Il avait donc raison, ce philosophe célèbre, les délices de toute âme sensible, de prendre la défense de cet être débile, et de demander pour lui avec instance le bienfait de la liberté.

Mais supposons-le débarrassé de ses langes, et voyons-le s'exercer, faible encore, sur le sol ou dans la prairie voisine, la tête, les jambes découvertes; qu'avec plaisir il précipite tous ses mouvemens ! on dirait qu'il veut se payer par leur rapidité de son inaction première. Mais bientôt il prend des forces; ses membres, quoique délicats, saisissent des corps plus pesans dont ils font leur jouet; vous diriez qu'il s'ennuie déjà de leur inutilité et demande à les employer. Encore quelque temps, et, l'aiguillon à la main, il presse dans les champs de paisibles troupeaux. Qu'elle est différente, cette première enfance, de celle de nos enfans de ville, qui, emboîtés en quelque sorte, dès leur naissance,

ne sortent que rarement, couverts et chargés de laine jusqu'aux oreilles, et sont exposés à mille accidens au moindre changement de température!... Mais poursuivons notre sujet : les forces du jeune villageois augmentent promptement avec les années ; et, se formant par le travail, bientôt il s'associe aux plus pénibles occupations, et paie par son activité les tendres soins de son enfance. Enfin arrive ce temps des premiers sentimens, des premiers feux de l'âge; le jeune homme éprouve un besoin irrésistible de communiquer ce qui l'anime; il cherche qui peut répondre à des sensations aussi nouvelles que délicieuses pour lui. Sous un ciel pur, au milieu d'une nature enchantée, il est si doux de vivre l'un pour l'autre!... Bientôt ses désirs sont satisfaits ; et le temps qui s'écoule rapidement le fait se livrer tout entier au bonheur de la famille. Dès ce moment, plus de relâche; la bêche, la charrue à la main, le matin il devance le jour; le soir, avec sa compagne, il attend que la nuit donne le signal du repos : alors ils regagnent ensemble leur chaste et vertueuse famille. Qu'ils sont heureux! leur journée bien remplie leur rend un flatteur témoignage ; et au-delà du repas frugal que la faim assaisonne, du doux sommeil qui toujours les répare, du bonheur de famille qu'ils goûtent à chaque instant, tout leur semble étranger; le reste du monde n'existe plus pour eux. Leurs goûts, leurs penchans, aussi purs que l'air qu'ils respirent, n'ont jamais excité chez eux ces passions funestes qui consument si rapidement notre frêle existence.

Eux aussi ont leurs jours de fête ; mais ces jours, passés dans une religieuse oisiveté, ne leur laissent de leur durée que plus de forces pour reprendre leurs travaux accoutumés.

Passant ainsi de longues années partagé entre des enfans chéris et une épouse adorée, l'homme arrive sans s'en apercevoir à cette période dernière, hiver de la vie, où les forces épuisées lui apprennent que pour lui aussi le terme des jouissances est arrivé, et qu'il doit, suivant la règle commune, ne vivre que par le passé. Trop heureux alors d'une conscience sans reproche, il voit s'éteindre paisiblement le flambeau de la vie, et passe ainsi par la mort à un avenir qu'il croit heureux.

Telle est, du moins en abrégé, la vie de l'homme des champs, si vous y ajoutez toutefois sa confiance, son respect profond pour la religion de ses pères ; aussi, fidèle observateur, la transmet-il comme un culte sacré à ses descendans. Et ici, qu'il me soit permis de dire comme fait d'observation qu'un culte, qu'une religion embrassée avec conscience et suivie de même, est un puissant moyen d'augmenter la paix, le bonheur des familles. Que deviendraient, en effet, l'amitié, l'amour même, dépouillés du plus grand charme, de l'attrait enchanteur de la vertu?.... Loin d'elle sans doute nous pourrions encore espérer retrouver le plaisir ; mais le bonheur, le bonheur fuirait à jamais loin de nous. Quel est en outre le culte fondé sur la saine raison qui ne renferme quelque élément de bonheur? Parcourez les religions des plus anciens peuples du monde, et vous y trouverez d'excellens préceptes de morale ou de bonne hygiène. Par la religion, la passion, le désir même reçoivent un frein ; les ennemis déposent leur haine réciproque ; par elle aussi, la misère et les malheurs de la vie deviennent plus supportables. Et qui retiendrait ici-bas captif l'infortuné qui ne vécut que pour souffrir, s'il n'avait la crainte de maux plus grands encore, ou plutôt cette idée consolante que quiconque a rempli une noble tâche, a mis un grand devoir à subir pleinement une destinée malheureuse, est bien sûr de ne pas périr tout entier?

Quelle consolation pourrait-il trouver, lui, à l'idée d'une destruction générale?... Quel bonheur à s'imposer le néant?... Ah ! mille fois préférables les faibles lueurs de l'espérance, port de salut au pauvre naufragé!.... Mais pourquoi ce sombre tableau si près du foyer rustique, où nous avons vu le bonheur?... Telle était l'humble chaumière. Si, passant en ce moment au toît plus élégant du riche, je vous conduisais par la pensée dans ces agréables réunions de famille où la paix, l'innocence et le bonheur respirent de toutes parts, que vos sensations seraient ravissantes ! Là tout est calme, bien senti, naïvement exprimé ; on parle cœur à cœur. Au milieu de ces sociétés d'amis, notre esprit, plus serein, éprouve je ne sais quelle volupté tranquille qui l'enchante, le transporte ; il est comme plongé dans un

milieu d'une inaltérable pureté !... Mais quittons le cercle champêtre, et, rêveurs solitaires, allons nous égarer dans le bois, dans la forêt voisine; là, respirant l'air embaumé qui nous environne, voyez comme nos méditations prennent un caractère grand et sublime !... Pénétrée de la bonté d'un être suprême, l'âme alors semble briser ses liens, franchir l'espace, pour se reposer près de lui !... Quelle heureuse inspiration !... Mais finissons, j'abuse de vos momens, ils sont précieux, et je ne vous rappelle ici que ce que votre cœur vous a dit sans doute bien des fois.

Ces divers parallèles, tout imparfaits qu'ils sont, suffiront, je pense, pour vous montrer combien différentes doivent être les affections morbides qui attaquent le villageois, et quel doit être leur caractère de bénignité. C'est en effet ce que la pratique confirme. Chez lui se montrent des inflammations franches, sans ces complications nombreuses qui, mille fois, nous laissent dans un doute désespérant sur la conduite à tenir : aussi le régime, une médication simple et sagement dirigée, font-ils des merveilles et ramènent promptement la convalescence. Le moral, qui a été et se trouve toujours dans une tranquillité parfaite, ne donne presque jamais lieu à ces symptômes nerveux si fâcheux chez l'habitant des villes. Leurs idées se bornent à leurs occupations, au commerce ordinaire de la vie : c'est là la bonne et simple nature par excellence.

Quant à moi, et pour l'avoir observé, je regarde cet état de tranquillité parfaite sur l'avenir, ce repos absolu de l'âme, et cette confiance admirable que l'on remarque chez les malades qui nous occupent, comme le meilleur garant de succès dans les diverses cures, surtout chirurgicales, que l'on opère dans les campagnes. La marche vers la guérison est en effet d'une rapidité étonnante.

Nous pourrions jusqu'à un certain point raisonner ces heureux résultats. Souffrez que, par une digression courte, j'amène en finissant votre attention vers une classe d'êtres inférieurement placés dans l'échelle.

Pensez-vous que ces essais, ces opérations hardies tentées et cou-

ronnées de succès sur les animaux, ne puissent l'être quelquefois tout pareillement chez l'homme? que ces récits presque merveilleux de blessures les plus graves par leur siége heureusement arrivées à guérison, de corps étrangers séjournant inoffensifs dans les organes les plus importans, ne puissent aucunement s'appliquer à notre espèce? Je crois que, dans quelques cas, ce rapprochement est permis, qu'il est même naturel; l'expérience le démontre, à de grands intervalles, il est vrai. Or, voyons, généralisant un peu, ce qui se passe lors des opérations des blessures faites sur les animaux.

Échappé des mains de l'anatomiste, sorti de nos amphithéâtres, l'animal souffre sans doute; il a tout l'extérieur de la douleur la plus vive. Celui qui, dans les champs, s'enfuit emportant le trait qui l'a blessé, doit être aussi bien douloureusement travaillé : ce qu'on nous apprend du cerf aux abois nous en donne un frappant exemple. Mais ce sont là des douleurs que je dirai presque toutes locales, dont l'animal ne songe qu'à se refaire; l'issue heureuse ou malheureuse qui peut suivre ne tourmente point, ne peut tourmenter l'animal. Il en est tout autrement dans notre espèce. L'homme frappé soudainement, le militaire, par exemple, après une blessure quelle qu'elle soit, pense longuement à sa gravité, l'exagère, passe successivement en revue toutes les chances défavorables qu'elle peut présenter, calcule ses moindres douleurs; il n'y a plus alors seulement lésion locale; le cerveau, l'estomac, vont, s'associant plus intimement de jour en jour, prendre bientôt le rôle principal; et dès-lors que de gravité dans le cas même le plus simple!

L'homme de la société, avant l'opération qu'il doit subir, se donne beaucoup de peine, de chagrin; son physique, son moral s'affaiblissent progressivement. L'opération à peine pratiquée, il s'occupe déjà de son issue; tout enveloppé d'idées sombres, il passe ainsi des journées entières rêvant à ses douleurs; voyant longuement ajournés les plaisirs entraînans auxquels il était convié, ses regrets augmentent, le mal empire, et devient trop souvent irrémédiable.

Examinons maintenant le villageois, que je placerais, pour la tran-

quillité morale, tout à côté de l'enfant que l'on opère dans nos salles de clinique, et qu'on distrait avec tant de bonheur de l'opération la plus grave. N'ayant pas à regretter, lui, ces concerts, ces soirées, ce théâtre ravissant, il se confie religieusement à l'avenir. Ignorant la nature, la gravité de l'opération qui lui a été pratiquée, il est tout tranquille sur son issue; même oppressé par la douleur, la présence, la parole de son médecin le rassurent. Il ne doute pas, lui, de la sincérité d'un honnête homme; et, tout confiant dans l'art qui soulage les hommes, il en reçoit le prix.

Je pense bien aussi que l'air, l'alimentation, les tendres soins que l'on reçoit dans sa famille, le contentement que l'on éprouve au milieu des siens, contribuent puissamment à ces heureuses terminaisons.

Je n'ai point parlé des fonctions génératrices de la femme : les règles, suivant presque toujours les périodes ordinaires dans leur apparition et leur abondance, donnent rarement lieu à quelque maladie; rarement aussi se montrent chez la femme de la campagne ces écoulemens muqueux, purulens, des parties génitales, si communs dans les villes. La gestation s'opérant dans un organe dont les fonctions, la texture, n'ont éprouvé aucune lésion, et favorisée en outre par un exercice modéré et une alimentation simple, suit ses révolutions accoutumées; et la femme, arrivée à son terme, se trouve heureusement délivrée. Le prolapsus, le renversement de la matrice, les déchirures des parties qui l'environnent, sont on ne peut plus rares, ou ne se voient vraiment pas. L'âge critique arrive et se passe ordinairement sans danger pour le sexe.

C'est là que se bornent les considérations que j'avais à présenter; et pour terminer le parallèle que je m'étais proposé, je vais placer ici les observations prises dans la dernière des classes de la société qui nous ont successivement occupé. Elles ont été recueillies sans choix, sans distinction aucune, dans mon pays natal ou ses environs.

CHIRURGIE.

Ire. OBSERVATION (octobre 1832).

Opération de la taille par la méthode recto-vésicale.

P..., âgé de six ans, cheveux châtain foncé, peau brune, constitution assez forte, éprouvait depuis trois ans des douleurs très-vives lorsqu'il avait besoin d'uriner ; elles se propageaient à tout le bas-ventre, et leur constance et leur intensité étaient telles, que le petit malade était éloigné de tous les jeux des enfans de son âge. Poussé à chaque instant par la vive démangeaison qu'il éprouvait le long du canal de l'urètre et au bout du gland, notre petit malade se présentait au vase de nuit, et ne pouvait se débarrasser que de quelques gouttes d'urine, en faisant mille efforts et poussant des cris redoublés. Cet état de souffrance continuant, les pleurs ne tarissaient pas, et il ne cessait de tirer sa verge en tous sens, sans aucun allégement à ses maux.

Les parens, inquiets de l'état pénible de leur petit, vinrent consulter M. *A...*, quinze mois avant l'opération. Les douleurs étaient alors intolérables, au rapport de ces bonnes gens.

Le chirurgien, n'ayant point l'enfant sous les yeux, pensa qu'elles étaient l'effet d'un calcul ou d'un catarrhe vésical ; en conséquence, il prescrivit des boissons mucilagineuses, quelques applications de sangsues au périnée et des bains émolliens. Le soulagement ne tarda pas à survenir. Un assez long temps se passa sans autre médication.

Les douleurs revinrent ensuite avec force, et six mois après le mieux obtenu, M. *A*..... vit le petit malade. Le bi-carbonate de soude, employé pendant les trois derniers mois, n'avait pas eu de succès ; les douleurs étaient vives après l'excrétion des urines, mais pas aussi intenses que primitivement. Pressé par la famille de mettre en

œuvre tous les moyens propres à débarrasser le malade, le chirurgien prit une sonde, l'introduisit dans la vessie, et constata la présence d'un calcul : alors, bien résolu de tout tenter, il fit part aux parens de l'opération qui était indiquée. Ceux-ci y consentirent, non sans inquiétude pour leur enfant. Le jour de l'opération fut fixé, et le malade préparé par des boissons délayantes et des lavemens mucilagineux. On fit choix de la méthode recto-vésicale : tout étant disposé, le petit malade fut placé comme dans les opérations de taille ordinaire : la tête et le haut des épaules soulevées par un oreiller, les tubérosités ischiatiques dépassant légèrement le bord des matelas, et les cuisses maintenues écartées par des aides. Le cathéter, introduit dans la vessie, fut confié à un aide, et tenu dans une position parfaitement verticale; alors l'opérateur graissant le doigt indicateur de la main gauche, le porta dans l'anus, la face palmaire tournée en haut; usant ensuite de ce doigt comme d'un conducteur sensible, il fit glisser sur lui la lame du bistouri étroit, qui, parvenu à sept ou huit lignes au-dessus du bord de l'anus, piqua la partie inférieure de la paroi antérieure du rectum; le manche de l'instrument, abaissé dans les premiers temps de l'opération, fut ensuite relevé et le tranchant, appliqué aux parties, incisa de bas en haut le sphincter de l'anus et le périnée, jusqu'à huit lignes environ de l'ouverture anale; il pénétra ainsi dans l'espace triangulaire qui sépare l'urètre du rectum. Le doigt indicateur gauche porté ensuite en supination dans l'angle supérieur de la plaie, fut à la rencontre de la cannelure du cathéter, un peu au devant de la prostate, et bientôt le bistouri, suivant cette même voie du cathéter, élevé vers la symphyse pubienne, piqua l'urètre devant la glande, et pénétra par elle dans la cavité de la vessie. Nul vaisseau important n'ayant été ouvert, le cathéter fut retiré, et le doigt servit de guide pour conduire les tenettes dans la plaie faite à la vessie. Après de courtes explorations, la pierre fut saisie, et échappa d'abord une première, ensuite une seconde fois; fatigué de plusieurs tentatives de ce genre, les tenettes furent retirées de la plaie et le doigt indicateur introduit. La pierre fut tournée deux

ou trois fois, et enfin assez solidement fixée pour être détachée de la surface de la vessie; alors nous eûmes l'intime conviction de son adhérence. Les tenettes furent introduites de nouveau, et après quelques tentatives légères, la pierre fut saisie, et nous entendîmes un bruit qui nous porta à penser qu'elle avait été divisée; en effet, les tenettes retirées n'emportèrent qu'un très-petit fragment; introduites de nouveau, elles saisirent l'autre partie et l'amenèrent au dehors, après quelques tractions opérées à droite et à gauche. Le calcul était piriforme, long de huit à dix lignes, large de six à sept, et formé en apparence de phosphate de chaux; il offrait quelques légères granulations; sa couleur était opaque. Le doigt indicateur ayant été introduit et n'ayant plus rien fait sentir, l'extraction fut jugée complète. Une injection d'eau tiède fut faite dans la vessie, et le malade débarrassé de ses liens, porté dans son lit et soumis à un diète des plus sévères. (Décoction d'orge pour boisson.) Un accident assez ordinaire chez les enfans se présenta pendant l'opération, sans trop la gêner pourtant; c'est la procidence momentanée de la muqueuse du rectum, facilitée par les cris du malade. L'intestin fut réduit sans aucun obstacle.

État du malade. La journée de l'opération, et immédiatement après, il y eût quatre heures de sommeil. Le lendemain, les urines s'écoulaient par la verge; il existait un léger mouvement fébrile, un peu de douleur dans le canal de l'urètre, point de sensibilité dans la région de la vessie ni du bas-ventre. Le troisième jour, l'enfant demanda à se lever et à manger, prétendant n'être pas malade; le mouvement fébrile était calmé, aucune inflammation n'était survenue à la vessie; l'urètre seul sécrétait un peu de mucosités. Le cinquième jour, les urines s'écoulaient en partie par la plaie et en partie par la verge : toujours grand appétit du malade. (Quelques prises de bouillon.) Le septième jour, l'enfant était dans l'état le plus satisfaisant; trois soupes lui furent permises. Depuis cette époque, la plaie a marché à une cicatrisation rapide, et le vingtième jour elle fut complète : depuis lors rien de défavorable n'est survenu à ce petit malade. Il a repris les jeux que la douleur lui avait fait abandonner.

II^e. OBSERVATION (octobre 1832).

Extirpation d'une tumeur formée par des ganglions lymphatiques du cou engorgés.

J....., âgée de dix-neuf ans, cheveux noirs, peau brune, taille élancée, constitution bilieuse lymphatique, d'une santé antérieurement bonne, habitant la campagne et cultivant la terre avec sa famille, portait depuis deux ans à la partie latérale externe gauche du cou une tumeur volumineuse, lobulée, occupant les deux tiers supérieurs de cette région, et s'étendant depuis l'apophyse mastoïde jusqu'à la partie moyenne du cou, dans la direction de la jugulaire. Cette affection avait débuté subitement par un engorgement du volume d'un œuf, accompagné d'un peu de sensibilité dans cette partie. Un traitement antiphlogistique fut mis en usage, et cela sans aucun succès; pendant plus de quatre mois la malade fit usage du sirop de *Portal*, des amers de toute espèce; des emplâtres fondans furent appliqués sur l'engorgement; malgré tous ces soins, la maladie continuait ses progrès. Vers la fin de la première année, la tumeur présentait le volume du poing; des préparations d'iode et d'hydriodate de potasse furent alors employées à des doses considérables : trois gros d'iodure de potassium, et vingt grains d'iode mêlé à une demi-once d'axonge, servaient à faire matin et soir des frictions sur la partie. La malade était parvenue, en outre et progressivement, à prendre trois grains d'iode par jour, sans que les organes digestifs en fussent le moins incommodés. Ce traitement fut continué pendant près de quatre mois; un grand nombre d'applications de sangsues furent faites, et des cataplasmes émolliens maintenus sur la tumeur pendant toute la durée du traitement. Sous l'influence de ces moyens, la tumeur diminua de moitié dans l'espace de deux mois; ensuite elle resta assez long-temps stationnaire. Fatiguée de tant de longueurs, la malade abandonna tout pendant quelques mois d'hiver : ce fut dans cet in-

tervalle qu'elle vit la tumeur reprendre son volume primitif. Malheureuse de son inconstance, quoique bien pardonnable, la malade reprit le mode de traitement abandonné, et le continua pendant quelque temps; la tumeur diminua encore, mais d'une manière lente et peu marquée. C'est alors que, fatiguée de son état, et presque dégoûtée de la vie, elle fit d'instantes supplications pour être opérée et rendue à une condition meilleure. Recherchée par un jeune homme qui l'intéressait et faisait l'espoir de sa famille, elle eût tout souffert, tout affronté pour doubler des existences qui lui étaient si chères. M. *A.*, sensible à ses plaintes, et ne désespérant pas de la guérir, fit part de ses intentions à la famille, et fixa le jour de l'opération. Invité par le chirurgien, je me rendis avec lui auprès de sa cliente : après un examen attentif de la tumeur, nous nous assurâmes que, dans cette partie si délicate pour les opérations, il n'y avait aucun vaisseau important superficiellement placé, et dès-lors on procéda à l'extirpation.

Une incision légèrement oblique contournant l'angle de la mâchoire, et s'étendant depuis la partie inférieure du lobule de l'oreille jusqu'au niveau du bord supérieur du cartilage thyroïde, fut d'abord pratiquée. La peau et le tissu cellulaire sous-cutané furent divisés dans cette partie de l'opération ; par des incisions successives et ménagées, on pénétra jusqu'à la tumeur principale, formée de trois ganglions. Le premier fut saisi avec une érigne, et il suffit du manche du scalpel pour le détacher du tissu cellulaire auquel il adhérait; il en fut de même des autres : restaient deux ganglions à extirper, placés plus profondément. On prolongea la première incision; la couche de tissu cellulaire qui entoure la veine jugulaire, l'artère carotide et le nerf pneumo-gastrique, fut mise à découvert, et le ganglion, saisi par une érigne, fut séparé avec le doigt du tissu cellulaire qui l'environnait. Il nous montra à découvert la veine jugulaire, et par là nous sûmes apprécier le danger de l'opération. Le dernier ganglion nécessita une nouvelle incision : elle fut faite, et l'opération terminée fort heureusement. Aucun vaisseau n'ayant donné lieu à l'hémorrhagie, on nettoya la plaie et on s'occupa du pansement : les deux tiers supé-

rieurs furent réunis immédiatement, un plumasseau enduit de cérat fut appliqué sur le tiers inférieur ; la malade fut ensuite placée dans son lit, la diète prescrite. (Tisane de riz.)

État de la malade le jour même de l'opération. — Il survint de la fièvre dans la soirée, mais elle n'empêcha point la malade de reposer pendant la nuit.—Le lendemain, la fièvre persistait, mais plus faible que la veille; la malade désira se lever et prit un peu de bouillon dans la soirée.

Le troisième jour, à la levée de l'appareil, il existait un léger engorgement dans la partie inférieure de la plaie ; il fut attribué à l'épanchement de la lymphe des vaisseaux divisés. Les deux tiers supérieurs étaient réunis, et inférieurement il ne restait plus qu'une plaie d'un pouce et demi de long sur un demi-pouce de large. Le quatrième jour, la fièvre avait disparu ; la malade, se trouvant très-bien, se promena pendant une grande partie de la journée, et prit des soupes. Le cinquième et le sixième jour, elle n'éprouvait plus aucune douleur de l'opération, la plaie se cicatrisait, l'engorgement était toujours le même, l'appétit fort bon, la digestion facile ; la malade joignait à ses soupes des viandes blanches en assez grande quantité. Le septième jour, J. se trouvait si bien qu'elle le choisit pour se retirer auprès de sa famille; elle partit avec une parente, à pied, et marcha trois à quatre lieues ; beaucoup de fatigue fut tout ce qu'elle éprouva ce jour et celui qui suivit. Le quatorzième jour, elle vint visiter M. *A...;* la plaie était alors complètement cicatrisée, l'engorgement presque entièrement dissipé. Un mois après l'opération, il ne restait d'autre trace de la maladie qu'une cicatrice linéaire cachée en partie par le bord postérieur de l'angle de la mâchoire. — La malade a continué de jouir d'une bonne santé.

IIIe. OBSERVATION (septembre 1832).

Squirrhe d'une portion de la glande mammaire.

M... , âgée de vingt-quatre ans , taille moyenne , corps robuste et assez musculeux, teint brun olivâtre , cheveux noirs, sensibilité assez obtuse, habitant les champs qu'elle cultivait, portait depuis un an à la partie supérieure et externe du sein gauche une tumeur de la grosseur d'une noix, faisant partie de la glande mammaire ; elle était dure , assez égale , mobile et comme flottant dans le tissu cellulaire qui l'environnait ; la peau qui la recouvrait était saine. Les douleurs qui se manifestèrent dans la partie, lancinantes mais rares dès le début, devinrent bientôt plus fréquentes ; c'était comme des *coups d'aiguille répétés,* nous disait la malade. Sentant ses digestions de jour en jour plus pénibles , et sa santé se détériorer progressivement , elle prit conseil de M. *Armand,* docteur de ma contrée , qui , ayant reconnu la nature de la tumeur , engagea fortement sa cliente à subir une opération. Timide comme toutes les femmes, elle recula d'abord devant une opération dont l'idée seule l'accablait; mais bientôt les douleurs, toujours croissantes, lui donnèrent conscience de son état, et elle se rendit avec sa famille pour se faire opérer.

Je me rendis avec M. *A.* et deux autres confrères auprès de la malade ; l'on procéda avec toute l'attention possible à l'examen de la tumeur. Interrogée sur la cause probable de son affection , la malade nous dit l'ignorer complètement ; mère de trois enfans , elle les avait allaités et n'avait jamais éprouvé aucun engorgement. Les ganglions de l'aisselle furent examinés et se trouvèrent dans l'état naturel ; ainsi , rien ne put nous instruire sur l'état présent de cette femme ; étant , du reste , bien convaincus de la nature de l'engorgement , l'opération fut résolue et pratiquée à l'instant.

La malade fut placée et maintenue par des aides sur une chaise , la tête légèrement penchée du côté non affecté. Une incision verticale

fut faite sur la tumeur tenue fixe et soulevée; après ce premier temps, on saisit avec une érigne le noyau morbide, qui fut entièrement disséqué et séparé des parties saines voisines. Aucune artère importante n'ayant fourni du sang, la plaie fut abstergée et le pansement pratiqué. On tenta la réunion immédiate; la malade fut ensuite conduite à son lit, et la diète ordonnée. (Décoction d'orge et de chiendent pour boisson; quelques légères prises de bouillon dans la soirée.)

Voulant reconnaître quelle était la nature de la partie enlevée, elle fut divisée à l'aide du scalpel : le noyau principal était formé par un tissu blanc, blanc-jaunâtre, dur, criant sous le tranchant de l'instrument, et présentant des stries de filamens ténus, s'entre-croisant en divers sens. Tout autour étaient du tissu cellulaire et quelques parcelles de glande saines.

Cette femme, qui avait supporté l'opération avec assez de peine, poussant des cris dans le commencement, et se sentant ensuite défaillir, n'éprouva pas le moindre accident qui dût faire craindre les suites de l'opération, et, hors l'accélération du pouls pendant les deux premiers jours et le malaise général qui suit les opérations de chirurgie, elle n'eût qu'à se féliciter de sa situation.

Le troisième jour après l'enlèvement de la tumeur, nous fûmes ensemble faire la levée du premier appareil. Le bandage et les bandelettes agglutinatives furent enlevés avec les précautions voulues; et la plaie, mise à nu dans toute son étendue, ne nous offrit plus qu'une ligne verticale, tant la réunion avait été exacte. Content de l'état de la plaie, mais croyant reconnaître par le toucher une petite collection de pus à sa partie inférieure, M. *A.* produisit une légère séparation dans ce lieu pour fournir une issue. On pansa ensuite avec de la charpie enduite de cérat. Le quatrième jour, la réunion était parfaite, et l'appareil n'offrait aucune tache de pus. La pression sur la cicatrice ne donnait point lieu à des douleurs, la sensibilité semblait là dans son état normal. La malade prenait ses repas comme dans l'état de santé, et allait régulièrement à la selle. Le sixième jour, tout allant de mieux en mieux, la malade se retira. Un mois

après, M. *A.* eut occasion de revoir la malade ; elle était toujours dans un état de santé parfaite.

MÉDECINE.

IV^e. OBSERVATION.

Pleuro-pneumonie droite.

L. M., âgée de soixante-quatre ans, d'une constitution forte, d'un tempérament nerveux-sanguin, habitait la commune de Sainte-Foy-la-Longue, pays élevé où règne habituellement un air libre et vif, et s'adonnait dans ces lieux à la culture des champs.

Revenant de la foire de la Réole, le 23 septembre 1832, elle fut prise d'une sueur médiocre, et négligea de changer de linge en rentrant chez elle. Le lendemain 24, survint de la toux; la malade s'en inquiéta peu, persuadée que c'était un rhume ordinaire. La nuit suivante, douleur au-dessous du sein droit et anxiété extrême. Appelé le jour suivant, 25, auprès de Marie, M. le docteur *Lanelongue* la trouva dans l'état suivant : assise sur son lit, elle avait la respiration courte, précipitée; le pouls était plein et fréquent (95 pulsations par minute); la figure rouge, animée; la bouche entr'ouverte; la peau chaude, brûlante; la soif intense; les selles, les urines rares, celles-ci d'un rouge foncé. La toux était fréquente, prolongée, suivie de quelques crachats difficiles, renfermant quelques bulles d'air et du sang intimement combiné dans leur substance. La poitrine percutée donna un son mat à droite et inférieurement; avec le cylindre, on entendait un râle crépitant à petites bulles dans les trois quarts inférieurs du même côté. Supérieurement, on distinguait encore le murmure respiratoire sans mélange de râle. Par tous ces signes, une pneumonie droite au premier degré parut évidente, et dès-lors fut faite au bras droit une saignée de douze onces; une tisane pec-

torale et la diète furent ordonnées. Le 25 au soir, la malade étant dans le même état, une nouvelle saignée dut être pratiquée.

Le 26, le sang obtenu par la saignée est couvert d'une épaisse couenne inflammatoire; la respiration est pénible; le râle crépitant, la douleur au côté, la toux, les crachats visqueux et sanguinolens persistent aujourd'hui. Il n'y a pas eu de sommeil la nuit dernière; le pouls est encore fréquent, mais moins plein que la veille. Les crachats sont, dit la malade, plus difficiles. (Saignée du bras; huit grains d'émétique en potion dans huit onces d'eau de menthe, et deux onces de sirop diacode à prendre par cuillerée toutes les deux heures.)

Le 27, la respiration est plus libre; le râle crépitant se fait seulement entendre à la base du poumon droit; la douleur persiste de ce côté. Les crachats sont plus faciles et moins colorés par le sang. La potion administrée n'a produit ni vomissemens ni selles; le pouls est plein et fréquent, la peau chaude. (Saignée de huit onces; potion et tisane comme la veille; diète.)

Le 28, la respiration se fait encore mieux que le jour précédent; sommeil pour la première fois depuis l'invasion de la maladie. Toujours un peu de douleur au côté droit; à la partie postérieure de ce même côté on perçoit encore un peu de râle crépitant. Pouls assez plein et fréquent. (Saignée de huit onces; potion, tisane, diète, *id.*) La potion dernière a produit trois ou quatre selles demi-liquides.

Le 29, la fièvre a cessé complètement, ainsi que la douleur et la toux; les crachats sont rares; la respiration est nette dans toute l'étendue de la poitrine. La malade demande à manger: deux bouillons légers lui sont accordés. (Tisane pectorale.)

Les jours suivans, la nourriture est progressivement augmentée; et le 5 octobre Marie se levait et vaquait à ses occupations comme avant sa maladie.

V^e. OBSERVATION.

Métro-péritonite à la suite de couches.

La femme Bidet, âgée de trente ans, cultivatrice, d'une constitution forte, d'un tempérament sanguin, habitant la commune de Saint-Martial, accoucha très-heureusement, pour la première fois, le 2 février 1833, d'un enfant à terme, qu'elle voulut allaiter.

Le lendemain de ses couches, malgré l'expresse recommandation de la sage-femme, se trouvant très-bien, elle quitta le lit et mangea comme d'habitude. Même conduite le troisième jour; de plus, elle fut au ruisseau laver les langes de son enfant. Les lochies furent supprimées; la malade ne s'en inquiéta point, ne songea point à reprendre le lit les jours suivans, et mangea toujours comme à l'ordinaire.

Cependant, le 7, elle fut prise de coliques assez violentes; trop crédule pour l'avis de quelque bonne femme, elle prit du vin chaud sucré, mangea ensuite d'un *tourrin* (soupe au vinaigre), et continua de vaquer autant que possible à ses occupations. Son ventre devint alors de jour en jour plus douloureux, se tuméfia; le lait, de son côté, diminua progressivement de quantité et de consistance : néanmoins sa conduite et les moyens employés furent les mêmes jusqu'au 18 février, qu'elle fit appeler M. le docteur *Lanelongue*. Rendant tout ce qu'elle prenait par les vomissemens, elle s'était mise au lit depuis la veille; voici son état à la visite : Respiration extrêmement pénible; pouls très-fréquent, petit, filiforme; ventre énormément tuméfié et distendu; douleur très-forte à la moindre pression, surtout vers les flancs et l'hypogastre, lieux où l'on pouvait circonscrire l'utérus, s'élevant un peu au-dessus de l'ombilic. Par la percussion, le son était mat dans tout le ventre; la fluctuation ne se fit sentir nulle part. Les vomissemens étaient fréquens, de matière verdâtre, se renouvelant à chaque prise de boisson; la langue était sèche, sans enduit; la consti-

pation très-forte depuis trois jours. Rien d'anormal du côté de la tête ou de la poitrine. Après cet examen, une métro-péritonite fut reconnue. (Saignée de vingt onces, application de vingt sangsues sur l'abdomen, fomentation émolliente après leur chute ; quelques cuillerées d'eau sucrée pour boisson ; lavement émollient, diète.)

Le 19, les sangsues n'ont été appliquées que ce matin, leurs piqûres saignent encore ; le caillot fourni par la saignée n'est pas couenneux ; les vomissemens ont continué la nuit dernière ; le ventre est tout aussi douloureux. (Vingt sangsues sur le ventre dans la soirée, boissons et lavement émolliens, diète.)

Le 20, deux vomissemens seulement depuis la veille ; le pouls, qui était très-petit et fréquent, se relève aujourd'hui, mais conserve sa fréquence ; la peau est halitueuse ; le ventre, moins tuméfié vers l'épigastre, conserve sa tuméfaction première vers les flancs et l'hypogastre. (Vingt sangsues sur le ventre, fomentations, lavement, diète.)

Le 21, les vomissemens n'ont pas reparu ; la douleur et la tuméfaction sont de beaucoup diminuées ; les urines sont abondantes ; la malade a sommeillé la nuit passée. (Point de sangsues, boissons et lavemens émolliens.)

Le 22 : aujourd'hui le ventre est souple, sans douleur ; le pouls, la chaleur de la peau à l'état normal. (Deux bouillons, lavement, fomentation émolliente.)

Le 23, la malade est bien et peut se tenir debout. (Une soupe, boisson à volonté.) Les jours suivans, la malade continue de bien aller, le lait revient aux mamelles, l'enfant peut reprendre le sein. Le 1^er^. mai, la malade était dans l'état le plus satisfaisant.

VI^e^. OBSERVATION (septembre 1831).

Métrorrhagie chronique.

Madame C. J., âgée de soixante-huit ans, taille au-dessus de la moyenne, teint pâle, muscles aujourd'hui médiocres, mais assez bien

dessinés, d'un tempérament nerveux-sanguin, d'une santé antérieurement bonne, mais ayant eu une jeunesse un peu orageuse, éprouvait depuis environ douze ans un écoulement sanguin assez abondant par les parties génitales, survenant quelquefois sans cause connue, mais le plus souvent à l'époque menstruelle, ou lorsqu'elle était maîtrisée par quelque passion vive et instantanée, un emportement de colère, une frayeur subite, ou même par la présence de personnes qui lui inspiraient quelque sentiment pénible. Il avait lieu ordinairement sans douleurs vives, et par là, la malade se reposait dans les premiers temps dans une fausse sécurité, espérant toujours de le voir disparaître. Trompée dans son attente (et voyant que le moindre changement dans son humeur la frappait de faiblesse dans tout le corps), elle fit part de son état à des amies qui, loin de la rassurer, lui firent entendre que ces sortes de maladies étaient incurables. Un confrère, médecin de la malade, homme d'une grande probité, fut aussi consulté par elle : il la tranquillisa pleinement par ses paroles, mais, du reste, sans rien lui ordonner : ce silence ne contribua pas peu à faire croire à madame C. que ses amies pouvaient bien lui avoir dit la vérité. Son chagrin augmenta dès-lors ; les pertes devinrent plus fréquentes, plus abondantes aussi, et la vue, qui déjà depuis quelque temps était moins bonne, s'affaiblit tellement, que la malade pouvait à peine distinguer une personne à quelques mètres de distance. L'appétit, qui, quoique diminué depuis plusieurs mois, se faisait cependant sentir de temps à autre, disparut complètement, les digestions devinrent extrêmement laborieuses, la faiblesse extrême; elle s'attendait donc à une fin prochaine.

Arrivé, dans les vacances de 1831, auprès de ma famille, je voyais quelquefois madame C. J'avais remarqué chez elle une maigreur, une pâleur plus grandes qu'à l'ordinaire; je la croyais malade; mais ne m'immisçant point dans les secrets de famille, j'avais gardé le silence à cet égard. Peu de jours s'étaient passés depuis mon arrivée, lorsque, dans une entrevue chez elle, elle me fit connaître son état présent, tel que je viens de le tracer en peu de mots.

Je lui demandai la quantité de sang qui s'écoulait; elle l'évalua chaque fois à huit, douze onces, une livre et beaucoup plus dans quelques cas. Le sang était beau, vermeil comme celui tiré immédiatement de la veine; toutefois il était ordinairement précédé par quelques petits caillots. La malade avait eu ses règles pour la première fois à dix-huit ans; elles avaient depuis assez irrégulièrement suivi leurs périodes. — Mariée, elle eut deux enfans qu'elle allaita; ses couches ont été heureuses. Parvenue à cette révolution de l'âge dite *critique*, les règles ne se supprimèrent point; elles revenaient toujours assez régulièrement, mais peu abondantes, lorsqu'en 1819 survint l'évacuation que j'appellerai *morbide*. Interrogée sur la cause probable de l'invasion de ces pertes, madame C. nous dit l'attribuer à des chagrins domestiques, des contrariétés de famille. La mort subite de son mari, arrivée neuf à dix ans après, et les douleurs qu'elle lui causa, aggravèrent de beaucoup sa situation. Je lui demandai quel était le caractère des douleurs qu'elle éprouvait dans la région de la matrice; si elles étaient vives, lancinantes, se propageant, s'irradiant au loin comme des traits de feu? elle me répondit que non; et que, hors le malaise général, la faiblesse extrême, l'insomnie et l'inappétence qu'entraînaient ces hémorrhagies, elle se trouverait assez bien. — L'interrogeant ensuite sur les signes avant-coureurs de la perte, les voici, me dit-elle : faiblesse extrême, incapacité à la plus légère occupation, soit par fatigue générale, soit par l'affaiblissement plus grand de la vue; sentiment de pesanteur à l'hypogastre, douleurs dans les jambes avec tremblement, assoupissement, vertiges passagers, prurit, fourmillement fort pénible le long de la colonne vertébrale et à la tête, horripilation légère. Cessation de ces phénomènes par l'écoulement sanguin, soulagement apparent bientôt remplacé par un collapsus, une lassitude inexprimable : telle fut sa réponse.

Je dois dire que l'écoulement se répétait, dans quelques cas, plusieurs fois par jour, quelquefois sans cause évidente, d'autres fois par une excitation morale quelconque; plusieurs jours de suite pouvaient ainsi le voir se reproduire. Du reste, point d'autre écoulement purulent,

sanieux ou fétide par les parties. La malade dit n'avoir jamais eu de coliques; au contraire, elle est habituellement constipée. Les parties externes de la génération sont sans gonflement, sans inflammation aucune; l'émission des urines n'est point douloureuse. Madame C. me paraissant assez sévère dans ses principes, je ne demandai point à la toucher pour m'assurer de l'état de la matrice; je l'ai regretté depuis. Je m'en tins à sa narration; et, sachant bien que dans ces sortes d'affections ce n'était pas tant à la quantité de sang évacué qu'aux effets produits par elle sur l'économie, sur l'exercice des fonctions en général, qu'il fallait avoir égard, je résolus d'être bien circonspect dans les moyens dont je pourrais user en pareil cas. L'âge de la malade devait m'imposer d'ailleurs quelques ménagemens. Son pouls, qui, même avant l'hémorrhagie, ne s'élevait pas beaucoup, était alors petit, concentré, sans fréquence bien prononcée. Considérant donc cette affection comme chronique, mise facilement en jeu par des sympathies nerveuses, et dépendant plutôt d'un relâchement, d'une atonie des tissus que de leur lésion profonde, organique, je me reportai d'abord vers le régime, afin de voir ce qui adviendrait. L'eau de riz, la décoction d'orge, furent données pour boisson; les fécules et les crêmes de riz pour aliment. Je fis entièrement renoncer la malade aux mets salés et épicés de toute espèce dont elle faisait usage; je l'engageai à garder le repos, à éloigner toute cause d'excitation, à ne plus se servir de chaufferette, à ne pas prolonger trop long-temps son sommeil, son séjour au lit (celui-ci dut avoir un matelas un peu dur sur la coite), éviter enfin les veilles prolongées.

Peu de jours après ce premier essai, la malade parut moins triste, moins affaissée, son état lui semblait meilleur; les écoulemens sanguins devenaient plus rares, moins abondans, mais persistaient toujours. Je lui ordonnai alors (douze à quinze jours après) de faire, tous les soirs en se couchant, des injections dans le vagin avec une décoction de feuilles de ronce commune; les écoulemens diminuèrent encore de fréquence et de quantité : je persistai, les injections furent répétées matin et soir, leur propriété astringente augmentée; les

écoulemens ne furent plus alors que périodiques comme avant l'évacuation morbide. Voyant madame C. se refaire de jour en jour, et renaître un peu à l'espérance, je crus que je ne devais pas en rester là. Je substituai aux injections premières celles faites avec le sulfate acide d'alumine et de potasse (3 j par ℔ ij d'eau) ; elles durent être employées d'abord le soir, ensuite matin et soir, et leur propriété progressivement augmentée. Après quelques jours de leur emploi, tout écoulement cessa de paraître, et la malade se trouva parfaitement. Croyant alors que c'était le temps de redonner des forces à la malade et de produire une sorte de diversion sur des organes sains, je fis ajouter au régime les viandes blanches, surtout rôties, de bonnes soupes, enfin quelque petite quantité d'un bon vin vieux. Pour boisson ordinaire, une tisane de racine de bardane, ou de sommités de petite centaurée. La promenade à la campagne lui fut recommandée dans les jours qui formaient les intervalles des périodes précédentes, et le repos, la tranquillité la plus parfaite, comme un régime plus sévère, aux jours marqués autrefois par les attaques. Six mois après cette heureuse solution de la maladie, j'eus des nouvelles de madame C. ; elle était en parfait état ; elle avait repris en partie ses couleurs, sa gaîté. L'appétit, le sommeil, les digestions, tout allait très-bien. J'ai revu la malade les vacances dernières ; elle était bien, n'avait pas eu de perte ; seulement à quelques révolutions menstruelles, elle avait eu un léger écoulement de sang ; elle ne s'en trouvait pas plus mal. Tout me fait donc croire à une guérison durable.

Ce serait ici le lieu maintenant de rapporter des cas analogues observés dans la pratique des hôpitaux, dans la classe ouvrière et la classe élevée de la société. La nature de ce travail ne me permettant point une telle agglomération de faits, j'en appelle à vos souvenirs pour m'aider à terminer ce que je n'aurais pas entrepris, si je n'avais compté sur votre indulgence. Des cinq maladies observées par moi dans les hôpitaux sur des cas pareils à ceux rapportés tout récemment, aucune ne saurait supporter le parallèle ; trois d'entre elles ont eu une

terminaison funeste, les deux autres une convalescence longue, traversée d'accidens divers.

Je pourrais encore ici consigner ces faits remarquables de convalescence prompte, de rétablissement quelquefois inespéré obtenus par le séjour à la campagne, ses agréables distractions; mais je craindrais d'être long, aussi ne vais-je rappeler qu'un cas bien intéressant, il est vrai, observé ces mois derniers dans le service de M. le professeur *Dupuytren*.

Pierre-Marie Leparquet, âgé de vingt-quatre ans, charretier, né à Vaugirard (Seine), d'une constitution forte, n'ayant jamais été antérieurement malade, fut atteint, il y eut deux ans au mois de novembre dernier, d'un phlegmon diffus au cuir chevelu survenu après de violens maux de tête, dont la durée avait été de six mois; l'intensité de la maladie fut telle, que dans les derniers temps, le malade ne savait plus que devenir, où reposer sa tête; il y avait du délire la nuit. Par suite de ce phlegmon, il se forma, sept à huit mois après, plusieurs petits abcès circonscrits; ils furent ouverts par le bistouri : du pus s'écoula, mais les ouvertures faites ne se refermèrent point; au contraire, il s'en forma deux nouvelles. Elles n'ont cessé de fournir depuis un pus assez abondant. Il existe un renversement en haut de la paupière supérieure, fort étendu, par suite d'un petit abcès formé et ouvert dans cette région (*ectropion*). Épuisé par une maladie qui l'empêchait de gagner sa vie, le malade entra à l'Hôtel-Dieu le 8 septembre 1832. Il fut confié aux soins de M. le professeur *Dupuytren*.

A la visite, un stylet boutonné, introduit par l'ouverture des fistules, donna la sensation de parties d'os nécrosées. Le malade étant très-fatigué, deux mois se passèrent sans autre pansement que le cérat, un régime fortifiant; il y avait alors dix ou douze ouvertures. L'appétit était assez grand. Dans les quatre mois qui suivirent, on s'occupa de l'extraction des esquilles, soit par l'ouverture des fistules, soit par leur agrandissement. Trente-six ou trente-sept esquilles furent extraites. De ces diverses parties osseuses, ayant depuis quel-

ques lignes d'étendue jusqu'à deux pouces de long sur un pouce ou dix lignes de large, les unes étaient seulement formées par la table externe des os de la voûte du crâne, les autres par cette même lame et le tissu spongieux, et enfin quelques-unes par toute l'épaisseur de l'os. On peut dire, sans exagérer, que la presque totalité des os formant la paroi supérieure de la voûte citée a été frappée de mort successivement. Une suppuration abondante, suite nécessaire du travail qui s'opérait dans les parties, ayant avec la fièvre, le dévoiement et l'insomnie, amené un épuisement, une maigreur excessive, M. le professeur *Dupuytren*, voyant certainement une issue funeste, si le malade restait plus long-temps à l'hôpital, l'engagea, malgré les points fistuleux qui donnaient encore, la large plaie du pariétal gauche, et une plus petite occupant la partie postérieure et moyenne du frontal, à se retirer à la campagne, ne s'occupant qu'à bien se nourrir, se promener. Le malade crut à ces sages avis, et deux mois suffirent pour lui procurer une fraîcheur, un embonpoint méconnaissables, et la cicatrisation d'une grande partie de ses plaies et des points fistuleux. Que fût-il donc arrivé si le malade se fût soumis à un régime convenable? Là, en effet, ayant vu l'appétit lui revenir vingt-cinq jours ou un mois après son arrivée, il ne s'occupa plus que de le satisfaire. Tout lui paraissait bon; échalottes, radis, ognons, salade bien vinaigrée, tels furent ses mets favoris. Aussi conserva-t-il toujours le dévoiement; six à sept selles liquides avaient lieu par jour, du reste, sans douleur aucune. Il m'a fait observer que le café au lait, le lait pur lui faisaient beaucoup de bien : il est fort étonnant que la raison commune ne l'ait pas porté vers cette alimentation de préférence. Ses excursions champêtres duraient presque toute la journée. Le malade se rétablissait évidemment, malgré ses erreurs de régime, et quatre jours avant sa rentrée à l'hôpital, il n'avait plus que trois selles par jour, demi-solides; le sommeil, l'appétit étaient bons. Il revint à l'Hôtel-Dieu le 20 mai dernier. Une nouvelle esquille, de la largeur d'une pièce d'un franc, fut retirée à son entrée par agrandissement d'ouverture. Il est toujours bien depuis; il mange les trois

quarts ; on panse la plaie avec le cérat : voici son état le 7 juin. Je dois dire que la tête de Leparquet présente un ovale extrêmement prolongé d'avant en arrière ; il est déprimé transversalement vers l'union du frontal avec les pariétaux : c'est le long de cette dépression que siégeait la plaie demi-circulaire s'étendant d'un temporal à l'autre ; elle pouvait avoir huit à neuf pouces de long sur deux de large : aujourd'hui elle est réduite à une plaie de deux pouces à deux pouces et demi de long et un de large, occupant la partie pariétale du temporal droit ; elle marche vers la cicatrisation, de même que la petite dénudation existant à la partie postérieure du frontal. Sur ce même os, et près de la racine du nez, existe une ouverture fistuleuse, du diamètre de quatre à six lignes, donnant issue à un pus verdâtre légèrement fétide ; elle présente assez de profondeur et pourrait bien communiquer avec les sinus frontaux. Leparquet a bon sommeil, bon appétit ; il conserve cependant toujours un peu de dévoiement. Dès qu'on aura acquis la certitude qu'il n'existe plus aucune partie d'os à extraire, il sera renvoyé à la campagne pour son entier rétablissement. Cette observation est surtout intéressante par la quantité d'os vraiment prodigieuse qui s'est successivement détachée des parties vivantes, et l'heureuse influence produite par le séjour à la campagne sur une constitution délabrée.

Comparant maintenant et opposant les uns aux autres les cas divers que j'ai eu l'honneur de présenter tour à tour sous vos yeux, et ceux qu'une pratique sage et éclairée vous aura donnés à observer, il vous paraîtra, sans doute, bien étonnant que dans les lieux les plus favorables, là où toutes les conditions physiques et morales se trouvent heureusement réunies, on ne s'applique pas davantage à cette partie la plus satisfaisante de notre belle profession, les opérations chirurgicales. Serait-ce parce que des sujets de cures importantes se présentent trop rares? Je ne puis le penser, si toutefois j'en juge par les affections que l'on rencontre trop fréquemment dans nos contrées.

Là, en effet, soit que par besoin, par état, le sexe, livré avec ardeur aux travaux rustiques, souffre des influences de température

variable auxquelles il s'expose, soit que des coups imprudemment portés sur des organes sensibles développent le germe de maladies funestes, ou mieux encore que des raisons peu sages, une religion mal interprétée, portant trop souvent la fille timide à préférer aux nœuds paisibles de l'hymen la carrière orageuse du célibat, ne soient pour elle une source de maux, on y trouve un assez grand nombre d'affections squirrheuses ou cancéreuses du sein, bien rarement de la matrice. Il n'y a pas que ces affections : des anévrysmes, des hernies et d'autres productions morbides se montrent quelquefois chez l'homme; et, chose assez singulière, c'est que chez les très-jeunes sujets, pour les hernies, par exemple, le plus souvent on ne prend point conseil du médecin : ainsi le petit malade, quoique souffrant, vit et grandit avec sa redoutable maladie. Cette espèce de sécurité contre une infirmité dangereuse, à quoi l'attribuer, sinon à la conviction intime des parens que l'affection de leur enfant est au-dessus des ressources de l'art? Dès-lors, celle-ci, comme tant d'autres, n'est plus qu'une espèce de sort, de fatalité inconcevable, jetée sur une famille. Je crois donc que si les jeunes praticiens formés de nos jours s'occupaient par des faits à porter la conviction dans l'esprit de leurs cliens, ils verraient se succéder dans leur pratique nombre de cas intéressans, de résultats heureux, et que chaque année leur apporterait à jouir de nouveaux bienfaits.

Avant de terminer, je sens le besoin de m'occuper un instant, pour mon pays surtout, de celles qui, s'associant à nos travaux, devraient au moins pouvoir en soutenir le poids; je veux parler des accoucheuses.

Dans nos contrées, celle qui dans ce moment de péril extrême, je dirai dans cette lutte terrible et souvent prolongée de la vie contre la mort, se rend près de la malheureuse pour seconder cette nature qu'elle ne sait même admirer, quitte ses occupations rustiques, et de là va porter des mains rudes et grossières sur les parties les plus sensibles, les plus délicates de la femme. Jugez des suites de ces manœuvres, que ne dirigea jamais la moindre connaissance anatomique.

Je prendrai donc cette occasion pour provoquer à un généreux appel ce sexe, notre sollicitude. Qu'il nous est pénible de le voir sans cesse au bord d'un abîme !.... de craindre à tout instant de voir se changer en arrêt de mort la vie qu'il donne si cordialement !.... que notre peine serait allégée si nous pouvions compter alors sur qui peut nous seconder, sur une sage-femme instruite ! pas une dans le pays que j'habite ! et cependant, quelle plus noble profession que celle qui, étudiée et exercée avec dignité, a pour objet de conserver à la vie un plus grand nombre d'habitans !..... Elle est pour moi si pleine de charme, que je m'étonne de ne pas voir se succéder comme à un héritage précieux les familles les plus recommandables. Quel plaisir, en effet, pour la femme, pour qui vivre et sentir ne sont que même chose, que celui dont la jouissance est toujours douce, celui de la bienfaisance, de l'humanité, celui de la vertu !..... Qu'il diffère de ces plaisirs bruyans, vrais cris d'un cœur malade qui cherche à se distraire par des mouvemens convulsifs ! Le premier seul est un vrai bien ; il triomphe du temps, nous accompagne dans la vieillesse, dore de quelques rayons bienfaisans le soir de la vie, et nous présente dans l'avenir lointain l'aurore d'un beau jour.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

In omni morbo, mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est; contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

III.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

IV.

Menstruis abundantibus morbi eveniunt, et subsidentibus, accidunt ab utero morbi. *Sect.* 5, *aph.* 57.

V.

Erysipelas foràs effusum introrsùm verti, minimè bonum; et ab interioribus foràs, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.

VI.

Ex morbo diuturno alvi defluxus, malum. *Sect.* 8, *aph.* 5.